

L'Écolier ou Raoul et Victor, reproduction d'une planche originale de l'édition de 1821 (Ladvocat) in Gumuchian : Les Livres de l'enfance, volume 2 (The Holland Press Limited)

*L'ÉCOLIER*OU RAOUL ET VICTOR, de Madame Guizot

par Francis Marcoin

Poursuivant son exploration de la littérature de jeunesse du XIX^e siècle, Francis Marcoin présente ici le roman que Madame Guizot publia en 1821 et montre comment s'y entrecroisent récit d'aventures et intentions éducatives.

e livre étrange paru en 1821 illustre le conflit dans lequel se trouve prise dès son origine la littérature enfantine. À cette date, les éditeurs spécialisés sont encore rares, mais les grands thèmes sont déjà lancés: récits de voyages et d'abandons, robinsonnades, dialogues pédagogiques dans un jardin. À côté de cela fleurissent les traités d'éducation qui réexaminent sans fin les principes de Rousseau et les nombreuses expériences pédagogiques tentées en Suisse ou en Allemagne. Le nom même de Guizot, attaché aux futures lois scolaires de 1833,

suggère un lien entre le roman et une politique éducative.

L'auteur, Pauline de Meulan, née en 1773 dans une famille considérable, tombée « de la fortune dans la gêne »¹, se met à écrire pour subvenir à ses besoins et collabore notamment au *Publiciste*, une revue philosophique et littéraire où elle donne des articles sur toutes sortes de sujets. En 1807 intervient « le seul point romanesque de la vie extrêmement sérieuse de Mme de Meulan »² : alors qu'une maladie l'oblige à interrompre ses feuilletons, un correspondant mystérieux

^{1.} Voir l'article « Guizot (Mme) » par Charles Defondon, dans le *Dictionnaire de Pédagogie et d'Instruction primaire*, publié sous la direction de Ferdinand Buisson, Ie partie, Tome 1, Hachette, 1882.

^{2.} Ibid.

lui propose d'assurer l'intérim. Il se fera connaître plus tard, c'est François Guizot, qu'elle épouse en 1812.

Plus jeune de quatorze ans, il n'en exerce pas moins une forte influence sur sa femme. qu'il convertira au protestantisme. Avant tout, il l'amène à se consacrer presque exclusivement aux problèmes d'éducation. Notons que sa seconde épouse, Elisa, nièce de Pauline, écrira aussi des contes pour les enfants, tandis que sa fille Henriette sera l'une des collaboratrices attitrées du Journal de la Jeunesse, sous le nom de Mme de Witt. Pauline Guizot participe à la rédaction des Annales de l'éducation (quatre feuilles mensuelles parues entre 1811 et 1813), et malgré l'action de son mari en matière scolaire, son intérêt se porte d'abord vers l'« Éducation domestique » qui fera le titre d'un de ses ouvrages, et dont le thème traverse Raoul et Victor, roman « pédagogique », publié cependant chez Ladvocat, l'éditeur de Guizot, mais aussi des Romantiques, Delavigne, Hugo, Byron, etc., ce qui lui vaut une vogue extraordinaire.

Révolte du fils

Le livre commence par une sorte de drame familial opposant le jeune Raoul à son père, M. de Foligny. D'un côté un garçon gâté par sa grand-mère, emporté, irascible, irrévérencieux ; de l'autre, un homme de qualité, veuf, sévère, brouillé avec une partie des siens. D'emblée, nous voici loin de Berquin puisque la figure paternelle, toujours présentée comme infiniment respectable, se trouve ici affaiblie par cette amertume, ce fond de tristesse, expliqués par de tristes événements mais impropres à corriger le caractère d'un enfant révolté. Plus grave encore, le premier chapitre, intitulé « L'Orage », montre ce père immobilisé par la goutte en pleine campagne, attendant vainement l'aide de son fils alors que le tonnerre gronde. Est-il utile de préciser que cet orage, c'est aussi celui d'une colère trop peu maîtrisée qui déclenche à son tour chez le jeune garçon une « frénésie », « un véritable accès de folie » ? Si l'on a coutume de présenter Jean-Paul Choppart comme le premier enfant terrible de la littérature, force est de constater que sa violence est en quelque sorte héritée de Raoul, rendu forcené par toute tentative d'enfermement. Condamnée, cette violence est cependant montrée, non sans complaisance, et expliquée : Raoul veut qu'on respecte sa personnalité, et il se prend d'amitié pour un homme assez jeune, M. Burkheim, parce que ce dernier lui porte une attention qui le relève à ses propres

« Exilé du château de son père », « étranger dans la maison de son père », il n'y a pas assez de mots pour dire la situation de ce « banni » condamné à la pension. Ce vocabulaire montre aussi que le domaine familial est comme un petit royaume où s'exerce une autorité à la fois sainte et despotique : dans cette attitude ambiguë à l'égard du pouvoir, il faut sans doute lire les contradictions politiques de la pensée « libérale » de l'époque, effrayée de ses propres analyses. Héritier de 89, Guizot se veut un homme d'ordre, et rien n'est plus criminel que l'insubordination d'un fils, mais à l'évidence le père devrait limiter ses prérogatives : « on se croit aisément propriétaire là où l'on est maître, et l'éducation de nos enfants est tellement notre affaire, que nous sommes toujours prêts à la traiter comme un de nos intérêts personnels », écrira Mme Guizot en 1826 dans L'Éducation domestique.

Effets de lecture

À ce point du récit, alors que Raoul rêve d'évasion, l'attention se déporte vers M. Burkheim, grâce à une complainte « du genre de celles que l'on compose pour le peuple sur

toutes les aventures tragiques ou singulières ». On découvre que celui-ci se nomme en fait Victor Duchamp et qu'il a commis étant tout jeune une grave faute dont toute sa vie depuis n'est que le repentir. Il remet au principal du collège le récit de cette vie, dont la lecture est confiée à Raoul aux heures de récréation. Dès lors le roman change de régime et plusieurs chapitres sont consacrés à l'« Histoire de Victor Duchamp ». On attend de cette lecture qu'elle remette le jeune Raoul sur le droit chemin, puisque Victor, qui l'a précédé dans la faute, est en mesure d'en connaître le prix : victime de son orgueil, il a fait des dettes et vendu une belle bague de diamants trouvée au bord d'un ruisseau. L'affaire devenue publique, il a dû fuir pour échapper au regard des autres. Mais, régénéré par la honte, il se montre dès lors courageux, et en chemin ose affronter un orage terrible: « Dans cette situation, il ressentait un certain plaisir à examiner tout ce qu'il pouvait avoir le courage de supporter ». Il tombe malade, est soigné, reconnu, arrêté par les gendarmes. Nouvelle fuite, nouvelle preuve de courage lorsqu'il franchit une rivière en crue pour tromper ses poursuivants. La providence veille sur son repentir. Phrase importante: c'est l'individu luimême, et non la Société, qui prend en charge son propre rachat. Victor échappe donc au châtiment et à la prison : on est loin et proche des principes rigides de M. De Foligny, puisque le héros se traite avec une grande sévérité. Il est d'ailleurs adopté par un certain M. Leblanc, qui apparaît comme une figure paternelle plus positive, à la fois sévère et compréhensive. Comme s'il fallait conclure à l'impossibilité pour tout père d'assumer l'éducation de son propre fils, celui-ci devant aller ailleurs, se faire prendre en charge par un tiers, tuteur ou ravisseur, personnage à la fois honorable et scandaleux puisqu'il détourne de la famille.

Le commencement de cette histoire fait sur

Raoul « une forte impression, mais non précisément celle qu'on aurait pu en attendre » : « Le courage de son ami avait exalté son imagination [...] il ne songeait qu'à remplir des devoirs imaginaires, et faible contre les difficultés qui lui étaient imposées, il s'enorgueillissait de sa force contre celles qu'il ne connaissait pas encore ».

Il y a donc dans le texte de Mme Guizot une sorte de mise en abyme du jeune lecteur, et en tout état de cause une clairvoyance à l'égard des effets inattendus exercés par la littérature édifiante. Ce qui l'emporte, c'est la fiction, et l'auteur s'y prête elle-même avec complaisance, incrustant avec sa complainte populaire le souvenir d'une littérature remplie de péripéties.

La rencontre du social

Raoul, décidé à fuir, prend le temps de lire la suite des aventures de Victor : celui-ci, tout à fait installé chez M. Leblanc, est reconnu par hasard et décide de disparaître de nouveau. Au service d'un capitaine allemand irascible et pittoresque, il le quitte, sauve des enfants d'un incendie, rencontre un ami fantasque, Spalberg... Quant à Raoul, il prépare son évasion, fait son testament, et achève la lecture de l'histoire de Victor, laquelle devient de plus en plus agitée. Mêlé malgré lui à des affaires de brigandage et d'espionnage, il manifeste courage et probité dans des décors sauvages de montagnes et de forêts.

Là s'arrête le manuscrit, et la bizarre composition choisie par Mme Guizot lui permet maintenant de raconter les aventures de Raoul. En quelque sorte parti sur le même chemin que son aîné, il rencontre immédiatement un charlatan, vendeur de drogues venu tout droit des récits picaresques et qu'on retrouvera, avec d'autres développements, dans les Aventures de Jean-Paul Choppart. Mais cette inspiration est vite abandonnée

pour un sujet plus sérieux : déjà Victor avait rencontré en M. Leblanc un homme appliqué à faire le bonheur de sa commune par une économie très stricte : « La maison de M. Leblanc et toutes ses petites propriétés étaient arrangées de manière à ce qu'il n'y eût pas un coin inutile. On voyait qu'une rare intelligence s'exerçait tous les jours à multiplier dans cet étroit espace les moyens de faire le bien ». Raoul, quant à lui, rencontre le curé de Grandval, « un pasteur intimement uni à son troupeau », qui a répandu l'aisance dans son village, grâce « aux vertus et à l'esprit d'ordre qu'il avait su inculquer aux habitants ». À cette occasion, on évoque plus longuement les résultats admirables obtenus par le pasteur Oberlin au Ban-de-la-Roche. Cet exposé, puisé à des sources véridiques, interrompt le récit pendant tout un chapitre. C'est d'abord l'instruction qui a préparé le terrain à l'exploitation intensive d'un canton montagnard où le voyageur découvre avec ravissement le bruit des marteaux, des enclumes, des laminoirs « également infatigables », « une population enfumée, qui semble ne pas connaître le repos, et cependant ne pouvoir presque suffire à cette prodigieuse activité de la nature et de l'industrie », tout cela concourant « à donner à ces lieux l'aspect le plus pittoresque »...

M. Oberlin a su montrer l'importance de l'école, mais aussi des méthodes de culture : greffes, acclimatation de plantes, science des engrais, amélioration de la race des bestiaux. Il a fondé une société d'agriculture affiliée à celle de Strasbourg... Ce modèle de philanthropie est évidemment à comparer avec le domaine de Clarens décrit par Rousseau dans La Nouvelle Héloïse, mais aussi avec les entreprises rêvées par Balzac dans Le Médecin de campagne ou Le Curé de village. À chaque fois, il s'agit d'une organisa-

tion étroitement surveillée : ici, les moments de liberté des enfants sont eux-mêmes organisés, sous la direction de « conductrices ». Mme Guizot détaille avec précision toutes les composantes d'un programme qui encourage la coopération, mais sous la dépendance d'un guide inspiré qui a su enseigner « un besoin tout particulier de régularité et d'économie, dans le plus petit cercle possible de dépenses ».

L'« espace étroit » de M. Leblanc, ce « plus petit cercle » de M. Oberlin, renvoient à un découpage politique particulier, celui du canton, mais aussi à une sorte d'enfermement géographique et mental. À peu de choses près, M. Oberlin reproduit le caractère du père de Raoul, M. de Foligny. C'est un homme « aux opinions sans incertitude », d'une « simplicité de caractère qui fait les hommes forts, parce que, les remplissant d'une idée unique, elle ne leur permet pas de soupçonner ce qui peut la contredire ». Ces traits pourraient s'appliquer aussi à l'époux de Mme Guizot, qui se targuait d'une qualité « proscrite par le monde : l'entêtement » [...]: « Je puis avoir tort; mais, toutes les fois que je crois avoir raison, l'univers entier n'a aucune influence sur ma manière de penser »3. L'éloge n'est donc pas exempt de quelque réserve, d'autant que Raoul comme Victor ont choisi de ne pas se laisser enfermer dans une éducation rigide. Mme Guizot elle-même ne se trouve pas trop pressée d'intégrer son personnage à un tel système. Si Raoul décide de se rendre au Ban-de-la-Roche pour se régénérer par le travail, il est immédiatement détourné de son projet par toute une série de péripéties : rencontre de contrebandiers, histoire de l'un d'entre eux, Abel, rencontre de M. Lacroix, l'équivoque chef des contrebandiers, dont la fourberie se révèle bénéfique puisqu'elle permet la

^{3.} Voir l'article « Guizot », par Armand du Mesnil, dans Dictionnaire de Pédagogie et d'Instruction primaire, publié sous la direction de Ferdinand Buisson, Ie partie, Tome 1, Hachette, 1882.

réunion de Raoul et de Victor. Les deux intrigues se nouent donc, mais pour se séparer immédiatement, Victor donnant à lire la suite de son histoire, qui occupe encore quelques chapitres jusqu'à sa réhabilitation et aux retrouvailles avec ses vieux parents. Tout conduirait Raoul à faire de même si le dénouement n'était retardé par plusieurs récits qui donnent le sentiment d'une longue durée alors que l'escapade n'aura pas dépassé sept jours. Sept très longues journées qui ont permis au jeune garcon de mûrir, tandis que le père, faisant également retour sur lui-même, commence à trouver nécessaire d'aménager son système d'éducation. À son retour Raoul, passé de l'enfance à l'âge d'homme, reprend toute sa place dans la famille après un moment de pénitence librement acceptée.

Soumission, vécue en toute responsabilité. Ainsi, on ne peut plus croire en l'infaillibilité de ceux qui nous gouvernent, mais on trouve sa grandeur à leur obéir. Toujours cette équivoque politique qui déteint sur ce véritable roman-feuilleton où le message moral est dilué dans une véritable encyclopédie de l'aventure, où toutes sortes de récits passent par des confessions écrites ou des relations orales. Le livre donne l'impression d'une véritable dépense narrative, contraire aux leçons d'économie qui y sont professées : notre édition en deux volumes compte 680

pages bien serrées! Pages qui exaltent l'énergie, l'excès. L'idéologie de François Guizot, fondée sur le pouvoir des classes moyennes issues de 89 et garantes à elles seules de la prospérité d'une nation, est à la fois illustrée et violemment contestée, comme si l'épouse et alliée se rebellait au travers d'une fiction où le mari, pourtant plus jeune, est représenté en père. On ne peut séparer leurs qualités de leurs défauts.

M. de Foligny, comme M. Guizot, a été du bon côté: on croit deviner qu'il fut plutôt favorable à la Révolution mais qu'il souffrit de la haine de tous les partis. M. Guizot fera encore preuve de courage politique en luttant pour la liberté de l'enseignement secondaire. Mais il se séparera des libéraux et par son entêtement à ne pas vouloir élargir le corps électoral, sera considéré comme responsable de la révolution de 1848.

Quant au roman de Pauline Guizot, il passera ensuite chez l'éditeur Didier, dans un catalogue qui mettra en avant son caractère académique, empêchant de le lire dans toutes ses dimensions. C'est en tout cas un ouvrage hors normes, intriguant et passionnant en ce qu'il fait jouer ensemble des ressorts aventureux, éducatifs, politiques et familiaux, voire conjugaux, nous renvoyant à une famille où mari et femme pensaient ensemble les choses de l'enfance et de la nation.